

Le dialogue interreligieux comme réponse à la violence sexiste

Juan José Tamayo

Cet article comporte deux parties. La première est une analyse du phénomène croissant et de la réalité dramatique de la violence contre les femmes. La seconde partie tente d'apporter une réponse à cette situation à partir du dialogue interreligieux et de l'interprétation féministe des textes fondateurs des religions.

Violence sexiste et patriarcat

« Toutes les trois minutes, une femme est battue, toutes les dix minutes, une jeune fille est harcelée, chaque jour, des corps de femmes apparaissent dans des ruelles, dans leur lit, sur le palier d'un escalier ». C'est ce qu'écrivait il y a près de cinq décennies la poétesse afro-américaine Ntozake Shange.

Aujourd'hui, la situation s'est aggravée et le martyrologe du genre connaît une croissance vertigineuse. Le féminicide n'est pas un phénomène individuel, mais collectif. C'est la manière dont le patriarcat réagit aux avancées du féminisme dans la reconnaissance des droits des femmes et à ses conquêtes en matière d'égalité.

Le féminicide, les féminicides au pluriel, sont la forme extrême de la violence de genre, mais les femmes en subissent beaucoup d'autres : abus sexuels dans les écoles, les paroisses, les séminaires, les familles et les lieux de travail, tourisme sexuel en Asie, en Afrique et en Amérique latine, mutilations génitales, lapidation sous l'accusation d'infidélité ou d'adultère, la plupart du temps non prouvées, mutilations sexuelles, violations systématiques des droits humains, en particulier des droits sexuels et reproductifs, agressions et peines de mort, prostitution forcée et prostitution des enfants, viols collectifs en temps de guerre...

Le corps des femmes est devenu un territoire d'occupation dans les guerres et est constamment violé dans la vie quotidienne de multiples façons : viols au sein du mariage et pendant les fréquentations, travail domestique épuisant, exploitation des employées de maison, conditions inhumaines dans lesquelles vivent les femmes migrantes, pratiques sexuelles sado-masochistes, agressions physiques et psychologiques, transmission du sida par les maris et les compagnons, meurtres en série, abus sexuels sur des femmes atteintes de maladies mentales, viols dans les camps de réfugiés, enlèvements de filles dans des lieux où règne la discrimination patriarcale, comme dans

le cas des 250 filles enlevées au Nigeria par Boko Haram, etc.

En Amérique latine, une femme sur trois a été victime de violence ou subi des violences physiques, psychologiques ou sexuelles de la part de son partenaire ou ex-partenaire. La violence se produit également sur le lieu de travail, dans les lieux de loisirs, dans la rue, dans la publicité, dans les salles de classe.

Je tiens à souligner la violence sexiste qui se produit dans les lieux religieux, les communautés de foi, les congrégations religieuses. Comment ? Par la diffusion de doctrines ou d'interprétations religieuses machistes qui débouchent sur du harcèlement, des pressions, des mauvais traitements, de la discrimination et même des agressions sexuelles. Dans beaucoup de ces espaces, règne une masculinité sacrée qui fait des hommes les seuls représentants de Dieu, habilités à imposer leur autorité aux femmes, auxquelles ils imposent une morale d'esclaves.

À toutes ces situations de violence s'ajoutent d'autres formes de violence économique et culturelle dans la société, dans les médias et dans la publicité.

La violence sexiste ne correspond pas à un comportement isolé ou pervers propre à des hommes sans cœur qui agissent par méchanceté ou qui, dans un accès de rage, vont trop loin et frappent brutalement les femmes jusqu'à les tuer. C'est l'image d'un patriarcat prétendument bienveillant, mais existe-t-il une bienveillance dans le patriarcat ? Je pense que c'est un oxymore de parler de patriarcat bienveillant, comme on veut le transmettre à la société et qui a malheureusement réussi à s'installer dans l'imaginaire social comme explication psychologique.

Mais les choses sont très différentes. La violence contre les femmes est un phénomène collectif, c'est la manière dont le patriarcat réagit aux avancées obtenues par la lutte féministe dans la reconnaissance des droits des femmes. Elle est structurellement normative et doit être comprise et analysée en termes systémiques.

C'est l'instrument, ou si vous préférez, pour être plus précis, l'arme habituelle du patriarcat qui cherche à conserver le pouvoir et à l'exercer de manière despotique sur les personnes qu'il considère comme inférieures : les femmes, les filles et les garçons. La violence contre les femmes, affirme la théologienne Elisabeth Schüssler Fiorenza, constitue le noyau essentiel de l'oppression patriarcale. Au lieu de parler de patriarcat, elle parle de patriarcat, et je pense que cette expression, qu'elle a créée, est un néologisme d'Elisabeth qui reflète très bien cette idée du gouvernement

despotique du seigneur, du maître, du père et du mari sur ses subordonnés et ses subordonnées.

Cette violence n'est pas seulement physique, elle comprend également la construction culturelle et religieuse de corps féminins dociles et de personnalités féminines soumises. L'idée que la violence contre les femmes constitue le noyau essentiel du patriarcat dans le cas d'Elisabeth Schüssler Fiorenza, de l'oppression kiriarque, est partagée par Joan Carlson Brown, ministre de l'Église méthodiste unie et éditrice de l'ouvrage « Christianisme, patriarcat et abus : Une critique féministe », pour qui la violence et les abus sexuels sont les principaux instruments du patriarcat pour soutenir la domination des hommes sur les femmes.

Le plus grave et le plus préoccupant est que dans ce jeu de pouvoirs patriarcaux ou kiriarques, le christianisme, ou du moins bon nombre de ses dirigeants et théologiens – théologiens au sens masculin, car je n'implique pas les théologiennes, que je considère comme ayant une mentalité totalement anti-patriarcale –, soutient l'une des parties, et pas précisément la plus vulnérable.

Le patriarcat n'agit pas seul, mais en complicité avec d'autres pouvoirs et modèles d'organisation oppressifs, tels que le colonialisme, le racisme, le néolibéralisme, la prédation de la nature et, tout particulièrement, l'aprophobie, qui est la haine des pauvres et, dans le cas qui nous occupe, la haine des femmes pauvres, de leur vie, le déni de leur dignité.

Le patriarcat a conclu un pacte explicite ou tacite avec tous ces systèmes de domination, qui affectent l'ensemble de la structure sociale, l'économie, la politique, la religion, l'éducation, le monde du travail, l'armée, etc. Leur action conjointe a pour résultat la soumission des femmes à la logique des hommes, leur invisibilité sociale, politique et religieuse, leur déni en tant que sujets de droits humains et, dans certains cas, malheureusement nombreux, leur disparition physique.

Je voudrais souligner ici un élément clé du féminisme décolonial, principalement en Amérique latine et dans les pays du Sud. Il s'agit de l'idée de l'intersectionnalité du genre, de l'ethnie, de la culture, de la classe sociale, de l'identité sexuelle, qui coïncide, dans le cas de la violence sexiste, avec le fait qu'elle touche de manière particulière les femmes pauvres, immigrées, appartenant à des cultures discriminées ou marginalisées et dont l'identité sexuelle ne correspond pas à la norme hétérosexuelle et à la binarité sexuelle.

Le féminisme, l'une des rares révolutions non sanglantes de l'histoire, provoque dans le

patriarcat une réaction violente insoupçonnée et inattendue, parfois légitimée par la hiérarchie ecclésiastique, qui considère « l'idéologie du genre » comme une « révolution insidieuse », la plus perverse des idéologies (cardinal Antonio Canizares) et la « révolution sexuelle » comme l'une des responsables de l'augmentation alarmante de la violence domestique, de la destruction de la famille, des abus et violences sexuels de toutes sortes, y compris sur des mineurs au sein même de la famille » (Directoire de la pastorale familiale de l'Église en Espagne, approuvé lors de la LXXXIe Assemblée plénière de la Conférence épiscopale espagnole le 21 novembre 2003).

Plus grave encore, le cardinal Canizares, après avoir demandé pardon pour les violences sexuelles commises contre des mineurs dans les écoles irlandaises pendant plusieurs décennies, a relativisé la gravité de ces abus par rapport à l'avortement. Quelle irrationalité ! Mais l'irrationalité épiscopale atteint des sommets difficilement surpassables dans le cas d'Alfa y Omega, hebdomadaire de l'archidiocèse de Madrid, qui est allé jusqu'à affirmer : « *lorsque le sexe est banalisé, dissocié de la procréation et détaché du mariage, il n'y a plus lieu de considérer le viol comme un délit pénal* » (sic). Une véritable légitimation « religieuse » du viol et une grave agression contre les personnes violées, un véritable crime ! Tous les évêques partagent-ils ces affirmations si impitoyables ? signées par Ricardo Benjumea, rédacteur en chef de l'« hebdomadaire catholique d'information » cité.

Dans les religions, il existe des modèles de domination patriarcale qui conduisent à accepter et à légitimer une autorité injuste et à influencer négativement des expériences vitales telles que l'amour, le corps, le plaisir, la spiritualité et le sacré, et qui justifient la souffrance des femmes en invoquant leur sens rédempteur. Non seulement ces modèles de domination n'encouragent pas le plaisir, mais ils l'associent à l'égoïsme, alors que la jouissance du plaisir par les hommes est considérée comme un droit.

Pire encore, ils infligent aux femmes une douleur à laquelle ils reconnaissent un sens rédempteur et, dans le cas du christianisme, ils donnent pour exemple l'imitation des souffrances du Christ et des martyrs. C'est là l'une des plus grandes perversions du christianisme originel de Jésus de Nazareth qui affirme : « Je veux la compassion, pas les sacrifices ».

Le Christ libérateur lutte précisément contre les causes et les raisons qui conduisent à la violence contre les femmes, car si les théologiens et théologiennes de l'origine du christianisme doivent se souvenir d'une chose, c'est que Jésus de Nazareth n'a pas fondé d'Église, du moins pas telle qu'elle est actuellement organisée de manière hiérarchique, pyramidale et patriarcale. Et je ne

pense pas qu'aucun des fondateurs et fondatrices de religions ait créé, au moment de la fondation, des institutions discriminatoires pour des raisons de genre. En ce qui concerne le christianisme, il s'agit d'un mouvement égalitaire d'hommes et de femmes qui accompagnent et suivent Jésus de Nazareth dans l'annonce du royaume de Dieu, royaume de justice, de libération et de solidarité.

Les religions, malheureusement, sont l'un des derniers bastions qui légitiment le patriarcat et, indirectement, la violence de genre, la violence de toutes sortes : physique, symbolique, sexuelle, et nous trouvons cela dans les textes fondateurs des religions, en particulier dans la Bible hébraïque, la Bible chrétienne et le Coran, les trois religions monothéistes.

La violence sexiste, la discrimination à l'égard des femmes, leur infériorisation sont légitimées par certains textes sacrés, par exemple les « textes de terreur » de la Bible hébraïque, que la théologienne féministe Philis Tribble analyse de manière critique. Mais nous devons également parler des textes de la Bible chrétienne qui imposent aux femmes la soumission à l'homme, la modestie, le silence dans l'assemblée, l'interdiction de prophétiser et d'enseigner. Comment ces textes justifient-ils la soumission des femmes ? En faisant appel à la mythologie biblique de l'un des récits de la création dans la Genèse : celui de la création d'Ève à partir d'une côte d'Adam. La femme a été créée à partir de l'homme, elle lui est inférieure et doit être à son service.

Je voudrais ici faire une parenthèse. Le féminisme accuse souvent Paul de Tarse d'être patriarcal. Ce n'est pas vrai, car les textes qui défendent cette discrimination et imposent le silence, la modestie, le refus d'enseigner aux femmes, sont des textes issus des « Lettres pastorales », qui ne sont pas de Paul, sinon interpolés dans les lettres authentiques de Paul.

Les différentes formes de violence à l'égard des femmes sont le résultat de l'alliance entre les dieux masculins et les masculinités sacrées. Les hommes se considèrent comme les seuls représentants du Dieu masculin. Un élève m'a dit : « Professeur, mais Lilith est un mythe », et je lui ai répondu : « Mais... tu crois qu'Ève n'est pas un mythe ? Mais il y a une différence entre les deux mythes : celui de Lilith est l'expression et l'image de l'émancipation des femmes qui refusent de se plier aux commandements patriarcaux de Dieu et des hommes, tandis qu'Ève est le mythe de la femme qui se soumet et obéit à l'homme. À vous de choisir lequel de ces mythes vous souhaitez prendre comme référence dans la relation entre les hommes et les femmes.

Le Coran, considéré par de nombreuses féministes musulmanes comme un livre défendant l'émancipation des femmes, contient certains textes qui semblent légitimer la violence, comme

celui-ci : « Les hommes ont autorité sur les femmes en raison de la préférence que Dieu leur a accordée et des biens qu'ils dépensent. Réprimandez celles dont vous craignez la rébellion, laissez-les seules dans leur lit, frappez-les ! Si elles vous obéissent, ne vous en prenez plus à elles » (Coran 4, 34).

Les différentes écoles juridiques islamiques présentent des divergences importantes lorsqu'il s'agit d'identifier ce qu'il faut entendre par la rébellion potentielle à laquelle le texte coranique fait référence. Les différences apparaissent également dans la traduction du verbe *dáraba*, qui dans la plupart des versions espagnoles est traduit par « frappez-les ».

Mais pour moi, le problème le plus grave n'est pas seulement que la violence sexiste figure dans les textes sacrés, qui doivent être lus dans leur contexte, mais que la violence sexiste soit considérée comme légitime et normative en tout temps, en tout lieu et en toute circonstance. Pire encore, ces textes continuent d'être lus lors des célébrations religieuses et continuent d'être prêchés d'une manière ou d'une autre et, ce qui est pour moi encore plus triste, continuent d'être enseignés dans le cadre du catéchisme.

Dialogue interreligieux et interprétation féministe, réponse à la violence sexiste

Dans cette deuxième partie, nous parlons du dialogue interreligieux comme réponse à la violence contre les femmes dans les différents systèmes de croyances. L'une des caractéristiques du dialogue interreligieux doit être l'interprétation féministe des différents textes sacrés. C'est l'un des moyens de désamorcer la violence et la discrimination à l'égard des femmes, de déconstruire les pratiques religieuses qui peuvent légitimer cette violence et de créer une société égalitaire fraternelle et sororale.

À mon avis, il existe deux voies ou tâches pour désamorcer la violence contre les femmes dans le dialogue interreligieux. La première consiste à récupérer les figures féminines des religions qui ont joué un rôle de premier plan dans la libération du peuple et des femmes, soumis à l'oppression patriarcale. Il faut retrouver la voix des femmes dans les textes sacrés, car la seule voix qui apparaît généralement est celle des hommes, considérée comme la voix de Dieu. Je pense que la voix des femmes présente dans les textes sacrés est la voix de Dieu, contrairement à ce que pense une interprétation patriarcale qui considère que la parole de Dieu est la parole du Dieu masculin et qu'elle est interprétée de manière légitime et autoritaire par les masculinités sacrées.

À leur tour, les femmes doivent être considérées comme des interprètes légitimes des textes sacrés, au même titre que les hommes. Lors des rencontres interreligieuses, nous devrions inviter à la table du dialogue les femmes des différentes religions qui ont œuvré pour la justice, l'égalité et la fraternité-sororité, jusqu'à former des communautés égalitaires.

La deuxième voie consiste à récupérer les textes qui défendent l'égalité entre les hommes et les femmes.

- Dans la Bible hébraïque, Genèse 1,26-27 : « Dieu dit : Faisons l'être humain à notre image et à notre ressemblance... Dieu créa l'être humain à son image, à l'image de Dieu il le créa ; homme et femme il les créa ».

- Dans la Bible chrétienne, Épître de Paul de Tarse aux Galates 3,28 : « Il n'y a plus ni esclave ni libre, ni Juif ni Grec, ni homme ni femme, car vous êtes tous un en Jésus-Christ ».

- Dans le Coran 9,71-72 : « Les croyants et les croyantes sont amis les uns des autres. Ils ordonnent le bien et interdisent le mal. Ils accomplissent la prière, acquittent la dîme et obéissent à Dieu et à Son messager. Dieu aura pitié d'eux. Dieu est Puissant et Sage. Il a promis aux croyants et aux croyantes des jardins sous lesquels coulent des ruisseaux, où ils demeureront éternellement, et des demeures agréables dans les jardins d'Éden. Mais la satisfaction de Dieu sera encore meilleure. C'est là le grand succès ! ».

- Dans le Coran, 16,97 : « Nous ferons certainement vivre une bonne vie au croyant, homme ou femme, qui fait le bien, et nous le récompenserons selon ses meilleures œuvres ».

- Dans le Coran 33,35 : « Dieu a préparé le pardon et une magnifique récompense pour les musulmans et les musulmanes, les croyants et les croyantes, les dévots et les dévotes, les sincères et les sincères, les patients et les patientes, les humbles et les humbles, ceux et celles qui font l'aumône, ceux et celles qui jeûnent, les chastes et les chastes, ceux et celles qui se souviennent beaucoup de Dieu ».

Il est également important, par exemple, dans le cas de la Bible hébraïque, au lieu de se concentrer sur la création d'Ève à partir d'une côte d'Adam, de se concentrer sur le premier récit de la création dans la Genèse, que je viens de citer : « Et Dieu créa l'être humain comme homme et femme, homme et femme il les créa à son image et à sa ressemblance ». Ce texte est suffisamment

puissant et lumineux pour montrer que les femmes sont à l'image de Dieu, et non de simples subordonnées des hommes.

Dans la Bible chrétienne, il existe un texte très lumineux qui établit clairement l'égalité entre les hommes et les femmes : le texte de la lettre de Paul aux Galates, également cité précédemment, qui dit : « Vous êtes tous un en Christ, il n'y a plus ni homme ni femme, ni esclave ni libre, ni Juif ni Gentil » (Galates 3,28). Il s'agit, comme l'affirme Ernst Bloch, de la première Internationale de l'égalité, qui ne se limite pas au domaine religieux, mais implique également un changement dans le domaine social. Par conséquent, selon ce texte, la discrimination fondée sur l'origine ethnique, la religion et le sexe n'est pas justifiée en Christ. Il en va de même pour le Coran, qui contient de nombreux textes favorables à l'égalité entre les hommes et les femmes et qui la défendent.

La troisième tâche du dialogue interreligieux pour désamorcer la violence contre les femmes consiste à dépatriarcaliser, à démasculiniser les images de Dieu tant dans l'imaginaire religieux que dans l'imaginaire social et culturel, où l'image masculine de Dieu est si profondément enracinée, car, comme l'affirme la penseuse féministe américaine Mary Daly, « si Dieu est un homme, l'homme est Dieu ». La masculinisation de Dieu conduit à la divinisation de l'homme. En effet, la virilité de Dieu transforme les hommes en dieux dotés des mêmes pouvoirs que la divinité. La démasculinisation de Dieu est le meilleur moyen de délégitimer le patriarcat et son caractère violent et discriminatoire envers les femmes.

De même, il faut remettre en question les attributs que l'ancienne théodicée applique à Dieu : omnipotence, omniprésence, omniscience, providence et parfois violence. Les cinq se terminent (en espagnol) par CIA. Ce Dieu ne peut conclure des pactes qu'avec la grande organisation internationale qui contrôle la vie de tous les êtres humains, la CIA.

Ces attributs doivent être éliminés de la divinité, car ils ne font que légitimer davantage la violence à l'égard des femmes. Il faudrait activer d'autres images qui apparaissent également dans les textes sacrés : Dieu ami, amant, identifié aux victimes et d'autres attributs : donneur de vie, source de vie, et des attributs tels que la tendresse, la miséricorde, la compassion, la solidarité avec les personnes qui souffrent, le choix des femmes appauvries et violées, etc. Un tel changement dans les images et les attributs divins est pour moi une tâche fondamentale et incontournable, et il faut le mettre sur la table du dialogue que vous menez de manière si exemplaire et admirable. Car, comme l'affirme l'écrivain Rafael Sánchez Ferlosio, « tant que les dieux ne changeront pas, rien ne changera ».

Je termine en citant l'affirmation, tristement vraie, de la philosophe américaine Kate Millet, l'une des principales références de la troisième vague du féminisme, dans son livre *Sexual Politics* : « Le patriarcat a toujours Dieu de son côté ».

Il faut inverser cette affirmation et dire que c'est le féminisme égalitaire, le féminisme qui reconnaît les droits des femmes, qui a Dieu de son côté. Cela doit être l'un des principes du dialogue interreligieux afin de désamorcer les textes sacrés qui, d'une manière ou d'une autre, justifient l'oppression des femmes.

La violence sexiste ? Jamais au nom de Dieu.

Dans son ouvrage *Placer sagrado* (Cuatro Vientos, Santiago du Chili, 1998), Riane Eisler distingue deux façons de structurer les relations humaines : l'une est solidaire ou gilamique, l'autre androcratique ou dominatrice. Dans chaque modèle, des relations sont établies entre le sexe, le pouvoir et l'amour, ainsi qu'entre la douleur, le plaisir et le sacré. Le premier modèle place les hommes aux côtés des femmes, les gouvernants au service de leurs sujets et les êtres humains en communication symétrique avec la nature.

Dans son ouvrage *Placer sagrado* (Cuatro Vientos, Santiago du Chili, 1998), Riane Eisler distingue deux façons de structurer les relations humaines : l'une est solidaire ou gilamique, l'autre androcratique ou dominatrice. Dans chaque modèle, des relations s'établissent entre le sexe, le pouvoir et l'amour, ainsi qu'entre la douleur, le plaisir et le sacré. Le premier modèle place les hommes aux côtés des femmes, les gouvernants au service de leurs sujets et les êtres humains en communication symétrique avec la nature.

Eisler démontre, à partir de l'archéologie, de l'art, du folklore et de la mythologie, que la direction initiale dans la structuration des relations humaines était le modèle solidaire et qu'il y a ensuite eu un renversement culturel en faveur du modèle androcratique. Pour lutter contre la violence sexiste, il est nécessaire de revenir au modèle gilamique des relations humaines, qui doit être structuré autour de la solidarité fraternelle et sororale.

La rencontre dialogique des religions doit aller dans cette direction et contribuer ainsi à l'élimination de toute discrimination et violence à l'égard des femmes et à la construction d'un « autre monde possible » sous le principe éthique de l'égalité et de la justice entre les sexes.